This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

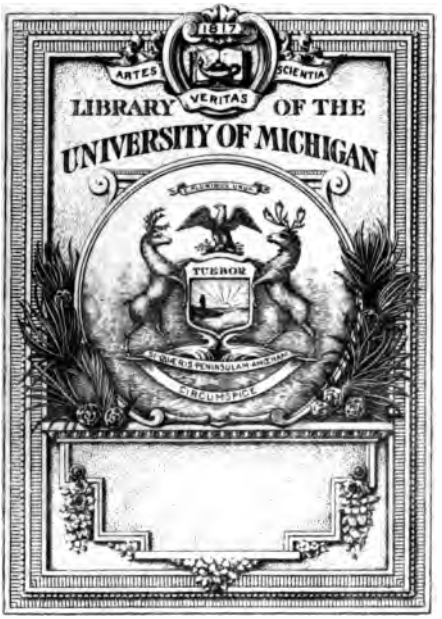
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

LES AMANS PROTÉES,

OU

QUI COMPTE SANS SON HOTE, COMPTE DEUX FOIS,

PROVERBE EN UN ACTE EN PROSE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

PAR J. PATRAT;

Représenté pour la première fois sur le théâtre Montansier, le 12 vendémiaire an VII.

A PARIS,

Chez HUGELET, imprimeur, rue des Fossés-Saint-Jacques, n°. 4, près l'Estrapade, division de l'Observatoire.

AN XII. (1804).

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUVAL, *homme froid et réfléchi*,	le c. DUBOIS.
DUBRIEL, *amant de Rosalie*,	le c. CRÉTU.
ROSALIE, *sœur de Duval*,	la c. CAROLINE.
LEONORE, *femme de Duval*,	la c. CAUMONT.
UN ENFANT, *fils de Duval.*	

La scène se passe à Paris, dans une maison garnie.

PQ
2019
.P35
A48

LES AMANS PROTÉES,

PROVERBE MÊLÉ DE VAUDEVILLES.

Le théâtre représente un appartement.

SCÈNE PREMIÉRE.

LÉONORE, ROSALIE.

LÉONORE.

MA chère amie, vous êtes bien folle!

ROSALIE.

Que voulez-vous, ma bonne amie; c'est le penchant de mon sexe et le privilége de mon âge.

LÉONORE.

Vous avez été élevée par une tante.....

ROSALIE.

Charmante. — Sa campagne que vous venez de voir, située dans une position délicieuse, à peu de distance de Paris, était le séjour des talens, l'asile des arts, et le rendez-vous des plaisirs. L'instruction et l'amusement s'y succédaient tour-à-tour, et ne permettaient jamais à l'ennui d'aborder les limites de notre séjour enchanté.

Air : *Femme qui voulez éprouver.*

Lorsque nous venions d'applaudir
Aux découvertes du génie,
Nous retournions vîte au plaisir
Sur les ailes de la folie.
Souvent des proverbes suivaient
Une expérience physique;
Et des charades terminaient
Une séance académique.

Avec grand soin l'on évitait
Le pédantisme insupportable;
Et le savoir ne se montrait
Que sous une forme agréable.
Pour jouir d'un sort enchanteur,
Et pour en savourer l'ivresse,
Est-il mélange plus flatteur
Que le plaisir et la sagesse.

LÉONORE.

Votre tante recevait donc beaucoup de monde?

ROSALIE.

Beaucoup! physiciens, peintres, naturalistes, musiciens, poëtes, philosophes; il suffisait d'un de ces titres pour être parfaitement bien reçu.

LÉONORE.

Aujourd'hui les titres sont communs, mais les talens sont rares.

ROSALIE.

Ma tante avait le tact sûr; elle profitait des lumières, s'amusait des ridicules; mais nos grands maîtres étaient toujours nos guides.

AIR : *Par un malheur*, de l'Espiègle.

De l'art des vers, cherchant la route sure,
RACINE en main, nous faisions des essais.
Avec BUFFON, observant la nature,
Nous surprenions quelquefois ses secrets.
Quand des leçons de la philosophie
L'obscurité venait nous assoupir.....
Un bal masqué ramenait la folie,
Et nous passions de l'étude au plaisir.

LÉONORE.

Vous aimiez beaucoup cette tante?

ROSALIE.

De tout mon cœur : elle m'a laissé sa fortune, et je veux honorer sa mémoire en suivant à la fois et ses préceptes et son exemple.

LÉONORE.

Cela sera difficile.

ROSALIE.

Pas du tout.

LÉONORE.

Vous ne connaissez pas votre frère.

ROSALIE.

Rien n'est moins étonnant; il y a près de dix ans que je l'ai vu. A peine ai-je conservé une faible idée de ses traits; je suis bien sure qu'en me présentant à lui sans le prévenir il ne me reconnaîtra pas.

LÉONORE.

Votre tante, en mourant, lui a donné de nouveaux droits sur vous.

ROSALIE.

Je sais qu'il est mon frère très-aîné, mon tuteur très-zélé et que ces deux titres sont très-respectables; mais Dorval est très-aimable : nous nous aimons très-tendrement; et mon très-cher frère ne nous marie très-promptement, nous nous brouillerons très-certainement.

LÉONORE.

Tout cela est très-bien; mais mon époux tient fort

opinions; toujours phlegmatique, rien ne l'émeut; il ne s'afflige, ni ne se réjouit. Il mène une vie uniforme, et conserve toujours son sang-froid. — « TRANQUILLITÉ et FRUGALITÉ » voilà sa devise.

ROSALIE.

Ce ne sera pas la nôtre.

AIR *nouveau.*

Pour conserver notre gaieté,
Laissons le philosophe austère
Renoncer à la vérité,
Pour courir après la chimère;
Et sans vouloir nous opposer
Aux vœux de la nature sage,
Jouissons, sans abuser,
De tous les plaisirs de notre âge.

LÉONORE.

Je crains de vous affliger.

ROSALIE.

Rien ne m'afflige, j'ai cela de commun avec mon frère. — Mais tout m'amuse, et voilà en quoi nous différons beaucoup. — Parlez hardiment.

LÉONORE.

Mon époux doit venir à Paris pour terminer un procès qui vous regarde.

ROSALIE.

Je le sais.

LÉONORE.

Et il m'a envoyée à votre campagne avec mon fils pour l'attendre, et vous instruire de sa volonté.

ROSALIE.

Je la connais; il ne veut me marier que quand j'aurai vingt-cinq ans?

LÉONORE.

Cela est vrai.

ROSALIE.

Je suis sa très-humble servante.

LÉONORE.

C'est un homme ferme dans ses résolutions.

ROSALIE.

Et moi aussi.

LÉONORE.

Jugez si vous pouvez le faire changer d'avis. Il m'aimait éperduement lorsqu'il me demanda à mes parens. Eh bien, il les prévint qu'il ne m'épouserait que trois ans après, parce que je n'en avais alors que vingt-deux.

ROSALIE.

Oh! Dubriel ne sera pas si patient que lui. Comment mon frère l'a-t-il trouvé?

LÉONORE.

Réfléchi, sensé, raisonnable.

ROSALIE *(éclatant de rire)*.

Rien n'est aussi gai, aussi vif, aussi fou que lui après moi.

LÉONORE.

Vous me surprenez infiniment.

ROSALIE.

Vous verrez aujourd'hui même de quoi nous sommes capables.

LÉONORE.

Comment? aujourd'hui!

ROSALIE.

Je ne vous ai pas fait revenir à Paris sans dessein.

LÉONORE.

Expliquez-vous.

ROSALIE.

Dubriel, qui a saisi le caractère de mon frère, a gagné son amitié, et l'a déterminé à partir sur-le-champ pour Paris : ils vont arriver ensemble. Instruite par lui de ses desseins, je me suis rendue maîtresse absolue de cette maison; et, au moyen d'une gageure qu'ils ont faite ensemble..... J'entends une voiture.

LÉONORE.

Et si mon époux allait s'offenser?.....

ROSALIE.

De quoi?

LÉONORE.

Que dira-t-il en nous trouvant ici?

ROSALIE.

Ne craignez rien : il ne vous verra pas. Tout est prévu; mes ordres sont bien donnés, et seront bien exécutés.

(On frappe des mains derrière le théâtre).

LÉONORE.

On vient.

ROSALIE.

C'est Dubriel; j'entends le signal.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUBRIEL.

DUBRIEL *(accourant)*.

Ma chère Rosalie!

ROSALIE.

Hé bien, la gageure?

DUBRIEL.

Je la gagnerai. *(à Léonore.)* Ah! madame, pardon.

LÉONORE.

Où est mon époux?

DUBRIEL.

Il ôte lui-même les paquets de la voiture.

LÉONORE.

Je le reconnais à ses soins minutieux.

ROSALIE.

Son valet-de-chambre nous gênera ?

DUBRIEL.

J'y ai mis bon ordre.

ROSALIE.

Comment ?

DUBRIEL.

A la dernière poste, je lui ai donné une fausse adresse; il va descendre chez un de mes amis, que j'ai prévenu, et qui le retiendra pendant quarante-huit heures.

LÉONORE.

On ne lui fera aucun mal ?

DUBRIEL.

Le plus grand risque qu'il puisse courir, c'est de s'enivrer toute la journée. *(à Rosalie.)* Avez-vous eu soin ?....

ROSALIE.

Soyez tranquille : nous allons passer dans cet appartement, d'où nous pourrons tout entendre; s'il est besoin de nous concerter, vous y viendrez par le petit escalier. J'ai fait porter toutes les choses nécessaires, et quelque soient les personnages que nous serons obligés de jouer, nous ne manquerons de rien.

DUBRIEL, *lui baisant la main.*

Vous êtes charmante !

ROSALIE *(à Léonore).*

Nous aiderez-vous ?

LÉONORE.

Non, en vérité : c'est bien assez de me taire, et peut-être...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUVAL *(sans être vu).*

DUVAL, *appelant.*

Dubriel !

DUBRIEL.

Il m'appelle : rentrez vîte.

LÉONORE.

A quoi m'exposez-vous ?

ROSALIE, *l'emmenant.*

A vous amuser de nos folies. *(Elles rentrent).*

DUVAL, *appelant.*

Dubriel !

DUBRIEL, *à la porte du fond.*

Par ici.

SCÈNE IV.

DUBRIEL, DUVAL, UN POSTILLON *portant des paquets.*

DUVAL, *à Dubriel.*

Dans quelle auberge m'avez-vous donc conduit?

DUBRIEL.

Dans la meilleure de Paris.

DUVAL.

On n'y trouve personne! et sans ce postillon.....

DUBRIEL.

Oh! soyez tranquille : vous ne vous attendez pas à la manière dont vous serez traité ici. *(Au postillon.)* Placez ces paquets dans cette chambre.

DUVAL.

Et ne touchez à rien. *(Se ravisant.)* Attendez, je vais tout mettre en place. *(Il entre avec le postillon).*

SCÈNE V.

DUBRIEL, *seul.*

Voici le moment décisif! son sang-froid commence à m'inquiéter sur le succès de ma gageure : c'est à nous de redoubler d'efforts, et empêcher de résister à mes attaques.

AIR : *Avec le bandeau de Minerve.*

Secondez-moi bien en ce jour,
O mon aimable Rosalie!
Et faisons triompher l'amour
Par le secours de la folie.
Duval pourrait, à la rigueur,
Nous blâmer d'employer la ruse;
Mais nous répondrons au censeur;
Notre bonheur est notre excuse.

SCÈNE VI.

DUVAL, DUBRIEL.

DUVAL, *payant le postillon. (Le postillon sort*

VOILA pour vous. *(Il tient à la main un petit panie*

DUBRIEL, *à part.*

Assurons bien notre gageure. *(Haut.)* Qu'est-ce q
que cela?

DUVAL.

Des porcelaines pour la femme de mon avocat. *(Il les arrange sur la table.)* Mon valet-de-chambre n'arrive pas.

DUBRIEL.

Il se sera trompé d'adresse.

DUVAL.

C'est possible.

DUBRIEL.

Expliquons-nous bien avant de nous séparer.

DUVAL.

Vous sortez?

DUBRIEL.

Comme je ne veux m'en rapporter qu'à vous seul, ma présence est inutile : soyez vous-même votre juge.

DUVAL.

Vous ne pouvez en choisir un plus sévère.

DUBRIEL.

Voyons donc.....

DUVAL, *souriant.*

Je crois que vous avez peur de perdre.

DUBRIEL.

Non, mais j'aimerais mieux n'avoir pas besoin de gager.

DUVAL.

Hé bien, qu'il n'en soit plus question.

DUBRIEL, *vivement.*

Vous consentez donc à mon mariage?

DUVAL.

Je le désire même.

DUBRIEL, *plus vivement.*

Sans délai?

DUVAL, *en prenant un peu de tabac.*

Dès que ma sœur aura vingt-cinq ans.

DUBRIEL.

Quoi! vous persistez.....

DUVAL.

Toutes représentations sont inutiles; ma volonté est irrévocable.

DUBRIEL.

La gageure a donc lieu?

DUVAL.

Soit.

DUBRIEL.

Convenons de nos faits.

DUVAL.

Volontiers.

DUBRIEL.

Vous venez ici pour solliciter un jugement?

DUVAL.

Oui.

DUBRIEL.

Il faudra voir les pièces du procès.

DUVAL.

Je le ferai.

DUBRIEL.

Lire des écritures indéchiffrables.

DUVAL.

J'ai de la patience.

DUBRIEL.

Consulter les avocats.

DUVAL.

Sans doute.

DUBRIEL.

Visiter les juges.

DUVAL.

C'est dans l'ordre.

DUBRIEL.

Donner de l'argent aux procureurs.

DUVAL.

C'est l'usage.

DUBRIEL.

Aller aux audiences.

DUVAL.

J'irai.

DUBRIEL.

Ecouter des sottises.

DUVAL.

On en entend par-tout.

DUBRIEL.

Les lenteurs vous fatigueront.

DUVAL.

Jamais je ne m'impatiente.

DUBRIEL.

Les injustices vous chagrineront.

DUVAL.

Jamais je ne m'afflige.

DUBRIEL.

Les chicanes vous fâcheront.

DUVAL.

Jamais je ne me mets en colère.

DUBRIEL.

Et si rien ne finit?

DUVAL.

J'attendrai tranquillement six mois, s'il le faut.

DUBRIEL.

Six mois! et moi, je gage qu'avant que deux jours se soient écoulés, vous vous serez impatienté, vous aurez eu un mouvement de colère, ou vous vous serez fortement affligé.

DUVAL.

Si je conserve toujours mon sang-froid?

DUBRIEL.

Ma maison de campagne est à vous; mais si vous sortez de votre caractère.....

DUVAL.

Vous épouserez ma sœur à l'instant.

DUBRIEL.

Parole d'honneur?

DUVAL.

Parole d'honneur.

DUBRIEL.

C'est fait?

DUVAL.

C'est fait.

DUBRIEL.

Adieu.

DUVAL.

En descendant, faites-moi un plaisir : j'ai dessein d'écrire un précis de l'affaire qui m'occupe, afin de la présenter clairement aux juges; il me faut du papier, de l'encre : je veux aussi donner des ordres pour mon dîner, envoyez-moi l'hôte ou l'hôtesse.

DUBRIEL.

Volontiers; mais ne faut-il pas faire avertir votre épouse et votre sœur que vous êtes ici?

DUVAL.

Non, en vérité.

DUBRIEL.

Pourquoi?

DUVAL.

Cela me détournerait de mes affaires, et j'espère bien que vous ne les verrez que lorsqu'elles seront terminées.

DUBRIEL.

Et si cela traîne en longueur.

DUVAL.

Vous attendrez.

DUBRIEL.

Et pourquoi retarder son bonheur?

DUVAL.

Du bonheur ! eh ! où il y en a-t-il ?

DUBRIEL.

Par-tout.

DUVAL.

Nulle part.

DUBRIEL.

Chaque âge a ses plaisirs.

DUVAL.

Dites plutôt ses chagrins.

Air : *On compterait les diamans.*

Les pleurs et les gémissemens
Font le tourment de notre enfance.
Des passions dans le printemps
Empoisonnent notre existence.
Dans l'âge mûr les soins fâcheux
Nous feraient détester notre être ;
Nous souffrons quand nous sommes vieux :
C'était bien la peine de naître.

DUBRIEL.

Je vois cela tout différemment.

Second couplet.

Il ne nous faut que des joujoux
Pour être heureux dans notre enfance ;
L'amour par des plaisirs plus doux
Enchante notre adolescence ;
Nos enfans sont, dans l'âge mûr,
Le seul bien qui nous intéresse ;
Et les souvenirs d'un cœur pur
Font le bonheur de la vieillesse.

DUVAL.

Et moi, je soutiens.....

DUBRIEL.

Laissons cela, et songez à notre gageure.

DUVAL.

Je la gagnerai.

DUBRIEL.

Vous le croyez ?

DUVAL.

J'y compte.

DUBRIEL, *en s'en allant en riant.*

Souvenez-vous du vieux proverbe : *Qui compte sans son hôte, compte deux fois.*

SCÈNE VII.

DUVAL, *seul.*

Je m'attends à tout, et ne m'impatienterai de rien. Je suis fâché à présent d'avoir reculé l'époque de leur mariage ; mais je ne me démentirai point. Il faut être homme, et ne pas varier un instant. Si je cédais, que dirait-on de moi ? *(Il sonne).* Personne. *(Il réfléchit.)* Non, non.

Air : *Guillot, Guillot.*

De leur hymen, si j'avançais le terme,
Je passerais pour un homme inconstant.
Pour mon bonheur, je dois, en restant ferme,
Les affliger par pur entêtement.
Dans ce pays plus d'un homme préfère,
Immolant tout pour illustrer son nom,
Le vain orgueil d'avoir du caractère,
Au plaisir pur d'avoir de la raison.

Personne ne vient. *(Il sonne).*

SCÈNE VIII.

DUVAL, ROSALIE, *en allemande, et baragouinant.*

ROSALIE, *appelant avant de paraître.*

Citoyen Chopard ! Monsié Chopard !

DUVAL.

Enfin voici quelqu'un.

ROSALIE, *paraissant.*

Il est déjà sorti ! ô mon dié ! mon dié ! Je suis donc bien malheureuse beaucoup ! ma pauvre mère il avait bien raison pour dire : « *Tu veux te marier, tu te mordras les pouces* ».

DUVAL, *voulant l'aborder.*

Citoyenne ?

ROSALIE, *sans prendre garde à lui.*

Ah ! la vilaine homme ! à peine il avait la morceau hors de la bouche, qu'il va à la tabagie. Il y resté toute la journée ; et quand la soir il rentré, il est si gris ! si gris ! qu'il n'est pas capable pour..... Ah mon dié, mon dié !

DUVAL.

Voulez-vous bien m'écouter ?

ROSALIE.

Ah ! monsié, je demande pardon : j'avais pas vu tout de suite.

DUVAL.

Êtes-vous la fille de la maison ?

ROSALIE.

Je suis la maîtresse, monsié, pour servir vous.

DUVAL.

Il y a bien long-temps que je sonne.

ROSALIE.

Excusez, monsié, j'étais ein petit peu sorti devant la porte. — C'est ma faute.

DUVAL.

Voulez-vous bien?.....

ROSALIE.

C'est c'te voisine qui touchour il m'arrête, que je peux pas refuser.

Air : *Mon cher André, mon bon André.*

Mon dié, mon die! que je suis bête!
Car c'te voisine qui m'arrête
Y fait touchour mal à ma tête,
Pour m'ennuyer en chuchotant;
Mais je vais me faire une fête
D'être avec vous beaucoup honnête.
A tout moment
Bien promptement,
A chaque instant
Bien lestement,
A vous servir je serai prête!
D'où venez-vous?
Que dites-vous?
Que faites-vous?
Que voulez-vous?
Je suis bien la servante à vous.

DUVAL.

Comment appelle-t-on cette auberge?

ROSALIE.

C'est l'hôtel des Grâces.

DUVAL.

Elle est bien nommée, puisque vous en êtes la maîtresse.

ROSALIE.

La citoyen il est bien honnête. Il avait pas touchour appé comme ça. Autrefois il avait pour enseigne : *les quatre Voyageurs*, qui sont sur la même cheval.

DUVAL.

Les quatre fils Aymon.

ROSALIE.

Ouf : c'est ça. Il appartenait au père de mon mari, qui épousé moi à Strasbourg, où je suis née. Il m'a ramené ici. La beau-père, il été bien honnête.

DUVAL.

Je le crois.

ROSALIE.

Oh! bien honnête, car il est mort tout de suite; et mon mari fort beaucoup galant, il a fait changer l'enseignement, et j'ai été bien étonnée de trouver ein matin : *à l'hôtel des Grâces.*

DUVAL.

Voulez-vous bien?.....

ROSALIE.

Il y a tout à l'heure deux ans que je suis mariée; mon mari était venu à Strasbourg pour apprendre la *saorcraote*, c'est sinquilier, il me vit, je le vis, nous nous aimimes : ça fus fait tout de suite. Ein jour il me dit bien cheliment :

Air : *Contre-danse.*

Mamselle Babiche,
Jamais je ne triche;
Je vous aime beaucoup tendrement :
Si j'étais riche,
Je n's'rais pas chiche
Pour obtenir votre agrément,
Mamselle Babiche.

DUVAL, *l'interrompant.*

Je suis désespéré de ne pouvoir entendre le récit de vos amours, mais j'ai des affaires; faites-moi donner un appartement où je puisse être tranquille.

ROSALIE.

Je conseille vous de garder celui-ci. Je donnerais bien un autre, mais c'est qu'il n'y en a pas.

DUVAL.

La raison est excellente.

ROSALIE.

Pour tranquille, vous serez beaucoup : on entendrait voler eine mouche. J'ai renvoyé ce matin ma servante, parce que tout le jour elle chantait : *(Elle chante.)* « Oui, c'en est fait, che me marie ».

DUVAL.

Madame?

ROSALIE.

Elle avait appris à moi une autre chanson.

DUVAL.

Voulez-vous bien.....

ROSALIE.

Le chanter, volontiers, monsié, de tout mon coeur.

Air : *On ne s'avise jamais de tout.*

Eine fille est un p'tite loiseau
Qu'aimé beaucoup l'esclavage,
Et qui chérisse le cage
Qui serait lui pour berceau :
Mais ouvrez la p'tite fenêtre,
Cuc; pou soir, adié, on le voit disparaître
Pour ne plus r'venir jamais;
Pour revenir plus di tout.

DUVAL.

C'est charmant; faites-moi donner du papier, une plume et de l'encre.

ROSALIE.

Ah! j'avais bien votre affaire : je connais beaucoup ein commis du pureau de la guerre, qu'il vient causer avec moi quand mon mari il est sorti : il a la ponté de me tailler ma plume; ça va....

DUVAL.

Je suis pressé, et.....

ROSALIE.

Ce sera tout de suite : je ferai demander demain matin.

DUVAL.

Demain?

ROSALIE.

Pour de l'encre, je suis à la source; le cousin de mon mari il tient la dépôt qui s'appelle *le Petite-Vertu*. L'an passé y m'a fait présent pour eine petite pouteille, il n'y avé plus rien dedans; mais c'est égal. Je suis bien sure que le jour de ma naissance encore une autre.

DUVAL.

C'est heureux, mais.....

ROSALIE.

Oh! laissez faire; rien ne manquera à vous di tout. C'est bien la meilleur logis de Paris. Des lits!.... on resterait couché huit jours, si on n'avait pas affaire; et un cuisinier d'une leste! *Loustic lans maan!* On laissé pas seulement le temps de demander.

DUVAL.

Tant mieux, car je n'ai pas dîné.

ROSALIE.

La citoyen, il a pas encore dîné?

DUVAL.

Non.

ROSALIE.

Cest égal.

DUVAL.

Comment?

ROSALIE.

La citoyen y veut pas dîner aujourd'hui?

DUVAL.

Pardonnez-moi.

ROSALIE.

C'est pas nécessaire di tout.

DUVAL.

Je crois le contraire.

ROSALIE.

Non : la citoyen y soupera peaucoup mieux ce soir.

DUVAL.

Au moins, en attendant, pouvez-vous me faire donner quelque chose?

ROSALIE.

Mon dié, je pourrais bien; mais c'est pas possible.

DUVAL.

Vous me disiez qu'on était servi si lestement chez vous.

ROSALIE.

C'est vrai; mais ma mari il est allé pour jouer au colban. J'avé renvoyé le servante ce matin. La marmiton il est en commission. Le valet de l'écurie il a été pour faire boire le cheval; moi, je vais partir tout de suite pour la campagne de Clairville, où la demoiselle Rosalie il a fait appeler moi.

DUVAL.

Rosalie Duval?

ROSALIE.

Oui. — Vous connaissez?

DUVAL.

Non; mais je connais une dame qui doit être à présent chez elle.

ROSALIE.

Qu'elle avait ein petite l'enfant bien choli.

DUVAL.

Justement. — Pourquoi vous a-t-on demandé?

ROSALIE.

Je croyais que c'est pour ein repas de noce.

DUVAL.

Si cela est, vous avez du temps devant vous.

ROSALIE.

Pas trop. — Adieu, citoyen. — Vous allez rester toute seul dans le maison; mais c'est tout de même, vous pouvez demander tout ce que vous voudrez, vous serez servi tout de suite. Je vais mettre mon gros redingotte; je partirai dans ma cheval gris qui va ein train du tiaple, et n'c, n'c, n'c, n'c, n'c.

DUVAL.

Mais comment ferai-je dire au citoyen Mistral, mon avocat, de venir.

ROSALIE.

Ah! j'avais oublié. L'autre citoyen il envoyé chercher par la marmiton, avec autre chose.

DUVAL.

C'est bon.

ROSALIE.

Adié.

DUVAL.

Bon voyage.

ROSALIE.

Si le noce se faisait dans c'te maison, ç'a serait bien heureuse pour vous!

DUVAL.

Pour moi ?

ROSALIE.

Il y aura un bal; vous serez surement invité. — Dansez-

DUVAL.

Très-sarement.

ROSALIE.

Le menuet ? *(Elle chante et danse).*

Air : *Menuet d'Exaudet.*

Le menuet,
Il est fait
Pour vous plaire,
Car il va tranquillement,
Et je le crois vraiment
Dans votre caractère.
Voulez-vous,
Avec vous,
Que je danse ?
Et puis vous m'embrasserez
Quand je ferai la ré.....
Vérence.

DUVAL.

La proposition.....

ROSALIE.

Vous aimez peut-être mieux l'allemande; vous avez ra n'est plus gai.

ALLEMANDE. *(Elle chante et danse).*

De cent façons, on passe, on s'entrelasse,
Chaque nouveau
Fait un joli tableau;
On se poursuit, on s'évite avec grâce.
On est penché
Sans être débanché;
L'œil a de la tendresse,
Le corps de la souplesse;
On intéresse
En montrant son l'adresse,
Et le désir
Redouble le plaisir.

Allons, un petite walse.

(Elle veut le prendre par les mains).

DUVAL.

Doucement, s'il vous plaît.

ROSALIE.

WALSE. *(Elle walse en chantant).*

Allons,
Allons,
Soyons
Preste
Et leste;
De cent façons
Tournons
Et walsons,
Que le plaisir vif par-tout se manifeste,
Et que nos corps
Soient comme des ressorts,
Effleurant la surface,
Et que l'on passe et repasse;
Qu'on fasse
Cent tours avec vitesse et grâce,
Et que sans qu'on se lasse
Qu'on walse toujours.

i! fi! vous êtes un mauvais danseur.

(Elle sort en walsant).

SCÈNE IX.

DUVAL, *seul.*

tte jeune femme est folle! Sans ma gageure, je n'aurais upporté si patiemment son baragouinage éternel, et sa iarité insolente; mais je suis mon juge, et je dois plus amais être en garde contre moi-même.

SCÈNE X.

JVAL, DUBRIEL *en procureur, baragouinant le Provençal.*

DUBRIEL.

-on au cit. Duval que j'ai le plaisir d'adresser la parole?

DUVAL.

ıui ai-je l'honneur de parler?

DUBRIEL.

Mistral, votre procureur.

DUVAL.

! soyez le bien venu; je vous attendais.
noi, je vous désirais: j'ai besoin de vos conseils.

DUVAL.

Je me ferai un devoir de suivre les vôtres.

DUBRIEL.

Oh! vous êtes un retord, je le sais : vous avez le tact!

DUVAL.

Il ne faut que de la raison pour juger le fonds; mais la forme exige de l'usage.

DUBRIEL.

Et la forme et le fonds, et vous l'entendez à miracle : vous avez la perspicacité de la nature.

DUVAL.

Le théâtre du monde.....

DUBRIEL.

Le théâtre; c'est cela, vous y êtes.

DUVAL.

Où en sommes-nous de notre affaire?

DUBRIEL.

Je vous montrerai mon ouvrage; vous m'en direz votre sentiment, sans partialité, sans flatterie : vous le trouverez superbe.

DUVAL.

Votre ouvrage? avez-vous fait un mémoire?

DUBRIEL.

Un mémoire! eh! qu'est-ce que c'est qu'un mémoire? j'ai fait bien autre chose.

DUVAL.

Il n'y a rien d'assez compliqué.....

DUBRIEL.

Rien du tout; l'exposition est claire et naturelle, la marche simple et rapide, le dénouement tragique et inattendu.

DUVAL.

Tragique! est-ce qu'il y a eu quelqu'incident?

DUBRIEL.

Ah! je vous en réponds : incidens bien tapés, et supérieurement ménagés.

DUVAL.

Je ne comprends pas.....

DUBRIEL.

Je le crois : mon ouvrage, il est incompréhensible.

Air : *C'est un Sorcier.*

On les verra dans le délire
Crier *bravo* ! frapper des mains :
De l'ouvrage on entendra dire
C'est le chef-d'œuvre des humains.
Le journaliste atrabilaire,
Contraint de céder aux talens,
Écrira tant, tant, tant, tant!
Qu'il prouvera que sur la terre
Jamais on ne vit mon égal.
Vive Mistral! vive Mistral!

DUVAL, *à part.*

Cet homme est modeste. (*à Mistral.*) A quel tribunal sommes-nous appelés ?

DUBRIEL.

Au plus équitable ; à celui du public.

DUVAL.

Du public !

DUBRIEL.

C'est en vain qu'on cherche assez souvent à étourdir le juge pour faire pencher la balance ; on peut étouffer un moment sa voix, mais au bout du compte, il faut exécuter ses arrêts.

Air : *Comme une pipe de tabac.*

Tribunal indulgent et sage,
Il prononce infailliblement.
Quand le calme a suivi l'orage,
Il faut subir son jugement.
Les cabaleurs auront beau faire,
Leurs efforts seront impuissans ;
Quand les juges sont au parterre,
Nos avocats, sont nos talens.

DUVAL.

De quoi me parlez-vous, s'il vous plaît ?

DUBRIEL.

De ma tragédie.

DUVAL.

Mais c'est de mon procès qu'il faudrait.....

DUBRIEL.

Et thron du procès ; je m'en bats l'œil : belle misère.

DUVAL.

Vous en êtes chargé.

DUBRIEL.

Et que m'importe, à moi ? C'est l'affaire de mes clercs ; que les procès se gagnent, qu'ils se perdent, il faut toujours qu'on me paie..... Mais ma tragédie !.....

DUVAL.

Vous êtes poëte?

DUBRIEL.

Si je le suis! — Avez-vous lu Voltaire?

DUVAL.

Oui.

DUBRIEL.

Bagasse! — Racine?

DUVAL.

Oui.

DUBRIEL.

Bagasse! — Corneille?

DUVAL.

Oui.

DUBRIEL.

Bagassassace!!! — Mistral! Mistral! l'immortel Mistral! *Nec plus ultrà.*

DUVAL, *à part.*

Mon procès était en bonne main.

DUBRIEL.

Si je fais des vers! ah! vous allez en juger.

DUVAL.

Si vous vouliez bien m'envoyer votre maître clerc.

DUBRIEL.

Eh! vous avez du temps; écoutez.

DUVAL.

Quelle patience il faut avoir! (*à Dubriel.*) Vous ne serez pas long?

DUBRIEL.

Les heures vous paraîtront des secondes.

DUVAL, *à part, se mordant les doigts.*

Hum! sans ma gageure!

DUBRIEL, *déclamant.*

Dans l'ombre de la nuit les rayons du soleil
D'une sombre vapeur éclatant appareil,
Au fracas effrayant du plus morne silence,
Eloignent à pas lents un monstre qui s'avance.
Soudain je reste calme en palpitant d'effroi,
La peur ferme mes yeux! Aussitôt je le voi
Franchir, aussi tremblant que les plus intrépides,
Des torrens desséchés et leurs bourbes limpides
Dans des gouffres profonds élevés jusqu'aux cieux;
Des léopards tremblans, des agneaux furieux,
Poursuivant sans bouger une montagne errante,
Jettent la paix dans l'ame au sein de l'épouvante,
Et font rouler enfin des bitumes glacés,
Qui jusqu'au fond des mers sur les monts sont lancés.

Hein; que dites-vous de ces vers?

DUVAL.

Qu'ils sont étonnans !

DUBRIEL.

Etonnant ! c'est le mot. — Et j'ai semé dans cet ouvrage une morale douce. — Par exemple : la scène se passe à Moscou. La fille du grand Brahmine doit épouser un jeune Mandarin de Maroc.

DUVAL.

Ah ! bon dieu !

DUBRIEL.

La rivale de la jeune fiancée, qui veut la perdre, vient publiquement lui reprocher sa conduite passée, et lui dit :

Ton tuteur te tentait, tu tentais ton tuteur :
Tes traits trop tentatifs tentaient ton tentateur.

Hem ; sont-ils ronflans, ceux-là ?

DUVAL.

Je vous en réponds.

DUBRIEL.

Et pour faire opposition, la jeune fille s'écrie :

« Ciel ! si ceci se sait, ses soins sont sans succès ».

Hem ; cela est-il mielleux ?

DUVAL.

Certainement. — Parlons maintenant de mon procès.

DUBRIEL.

Il faut me dire auparavant ce que vous pensez de mon chef-d'œuvre.

DUVAL.

Mais.....

DUBRIEL.

Parlez sincèrement, je déteste la flatterie.

DUVAL.

Vous l'exigez ?

DUBRIEL.

Absolument.

DUVAL.

Hé bien ; je crois que le sujet, la conduite et le style sont moins propres à la tragédie qu'à la parade.

DUBRIEL.

Qu'appelez-vous parade ?

DUVAL.

Vous avez voulu.....

DUBRIEL.

Parade vous-même.

DUVAL.

Doucement.

DUBRIEL.

Savez-vous combien le monde est rempli de parades ?

DUVAL.

Je sais que.....

DUBRIEL.

Le procureur qui se vante d'accommoder les parties; *parade!* — L'auteur qui donne, comme de lui, des scènes qu'il a copiées dans un roman; *parade!* — L'acteur qui met les cris à la place de l'ame; *parade!* — La virtuose qui se gargarise en faisant semblant de chanter; *parade!* — L'écrivain qui déchire ce qu'il approuve pour faire acheter son journal; *parade!* — Et ceux qui, comme vous, trouvent tout mauvais sans se connaître à rien; *parade! archi-péri-pathéti-parade!!!* Mais je ne vous crains pas.

AIR *des Fraises.*

Vous ne m'atteindrez j'amais
Par vos sarcasmes fades;
On verra par mes succès
Que vos critiques sont des
Parades,
Parades,
Parades. *Il sort en colère.*

SCÈNE XI.

DUVAL, *seul.*

Son départ me fait grand plaisir; j'étais prêt à perdre la gageure. Il me faut chercher promptement un procureur, car les intérêts de ma sœur.....

SCÈNE XII.

DUVAL, ROSALIE *en marchande de chansons.*

ROSALIE.

AIR : *Hé! gai, mon Officier.*

Hé! gai, gai, gai, mon cavalier,
Voyez ma marchandise;
Hé! gai, gai, gai, mon cavalier,
Choisissez le premier.
Chacun trouve à sa guise
Des couplets, des chansons;
Je vends par entreprise
Les mauvais et les bons;
Hé! gai, gai, gai, mon cavalier,
Choisissez le premier.

DUVAL.

Qui êtes vous? que voulez-vous?

ROSALIE.

Air *des deux Morts.*

Je suis la petite marchande,
Je vends tous les nouveaux couplets;
J'en donne comme on les demande,
Pour les airs et pour les sujets.
Mon abord paraît vous surprendre,
Mais j'entre par-tout sans façon,
Et je viens ici pour vous vendre
La p'tite chanson,
La p'tite chanson.

DUVAL.

Je ne chante jamais.

ROSALIE.

Je chanterai pour vous.

DUVAL.

Je n'aime pas les chansons.

ROSALIE.

Vous avez tort.

DUVAL.

Laissez-moi, de grâce.

ROSALIE.

Même air. Deuxième couplet.

Allons, soyez plus raisonnable;
Pourquoi repousser le plaisir?
Il faut, quand on veut être aimable,
Dès qu'il se montre le saisir;
Bannissez la mélancolie,
Et profitez de ma leçon:
Il faut, pour égayer la vie,
La p'tite chanson,
La p'tite chanson.

DUVAL.

Vos chansons ne peuvent me convenir.

ROSALIE.

J'en ai pour tout le monde.

DUVAL.

Un homme sage.....

ROSALIE.

S'amuse de tout ouvertement : celui qui se cache est un hypocrite.

DUVAL.

Mais.....

ROSALIE.

Méfiez-vous de ces hommes-là.

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Fuyons ces perfides humains
Qui par calculs se montrent sages;
Quand le crime germe en leurs seins,
La candeur est sur leurs visages.

Ah! combien de cœurs corrompus,
De Minerve arborant le casque,
Ont reçu le prix des vertus
Dont ils ne portaient que le masque.

DUVAL.

J'ai une affaire, et.....

ROSALIE.

L'amusement passe avant tout.

DUVAL.

Et l'intérêt?

ROSALIE.

Fi! un avare est un être nul : il ne plaît ni aux hommes ni aux femmes; il n'est propre ni aux plaisirs, ni aux affaires, ni au célibat, ni au mariage.

DUVAL.

Ni au mariage?

ROSALIE.

Assurément.

Air : *L'amitié n'est pas de l'amour.*

Tout homme avare a la manie
De n'aimer rien tant que son or;
S'il prend femme jeune et jolie,
Il l'enferme avec son trésor;
Et de la fortune jalouse
Voulant conserver les bienfaits,
A son or, comme à son épouse,
Le monsieur ne touche jamais.

DUVAL.

Vous êtes fort aimable; mais je suis occupé d'un procès.

ROSALIE.

D'un procès! Êtes-vous chicaneur?

DUVAL.

Je n'ai pas besoin de cette ressource.

ROSALIE.

Vous ne savez pas ce que vous méprisez.

DUVAL.

Si j'ai le bon droit de mon côté?

ROSALIE.

A quoi cela sert-il?

Air : *Deux enfans, etc.*

Moins au bon droit qu'à la finesse,
Le gain d'un procès est soumis :
Souvent la chicane traîtresse
Eteint le flambeau de Thémis.
Par la cabale et l'avarice,
Au palais on voit chaque jour
Couvrir les yeux de la Justice
Avec le bandeau de l'Amour.

DUVAL.

Vous en avez beaucoup.

ROSALIE.

Plus que vous ne croyez. En faisant rire les hommes, je les examine; je juge de leurs vices ou de leurs vertus, et je lis aussi facilement dans l'ame d'un riche citadin, que dans celle d'un pauvre villageois.

DUVAL.

Il y a pourtant bien de la différence.

ROSALIE.

Je le sais : le pauvre perd quand il est vu de loin; le riche y gagne. Air : *De l'orgueil la fatale ivresse.*

A nos yeux l'objet diminue,
Quand loin de nous il est posé.
Les parvenus, à notre vue,
Font un effet tout opposé.
De loin c'est une clarté vive
Dont nos regards sont éblouis :
Ils sont grands dans la perspective,
Mais de près ils sont bien petits.

DUVAL.

Je n'aime pas les sarcasmes.

ROSALIE.

Voulez-vous quelque chose de plus gai? Air : *La Savoyarde.*

Lorsque je quittai la montagne,
Tout en chantant,
Je m'en fus de campagne en campagne,
Crier gaiement :
Ah! venez voir la marmotte,
La marmotte en vie :
Donnez quelque chose à Javotte,
Donnez quelque chose à Javotte.....

DUVAL.

En voilà assez.

ROSALIE.

Aimez-vous mieux une chanson guerrière? voici celle du petit Tambour. *Air noté.*

J'avais atteint douze ans à peine,
Quand j'dis un jour :
Tout français s'bat comme un Turenne;
J'aurai mon tour.
Ah! sarpédié!
Attendant que j'sois capitaine,
Je me fais tambour.

Second couplet.

Tous les guerriers de l'Italie
M'voyant joyeux,
En regardant ma mine hardie,
S'disaient entr'eux :
Ah! sarpejeu,
Les ennemis de la patrie
N'ont pas beau jeu.

DUVAL.

Voilà pour vous, et laissez-moi.

ROSALIE.

Fi donc! on ne me paie pas pour me renvoyer; et loin d'accepter vos présens, c'est moi qui veux vous en faire un.

DUVAL.

Vous?

ROSALIE.

Moi-même.

DUVAL.

Quoi donc?

ROSALIE.

Un bon conseil. — Ecoutez.

Air : *Rondeau des Visitandines.*

Point de mélancolie,
Contentons nos désirs.
Nous recevons la vie
Pour chercher les plaisirs.
Sans s'arrêter, si le temps passe,
Il faut sur lui jeter des fleurs,
Et fuir toujours l'ennuyeuse grimace
Et des pédans et des censeurs.
Quelquefois ma gaieté sommeille,
Mais elle ne s'engourdit pas;
Pour qu'elle se réveille,
J'entends à mon oreille
Le doux plaisir me répéter tout bas.....
Point de mélancolie, etc.
Il faut dans l'alégresse
Laisser nager son cœur;
Céder à la tristesse,
C'est voler le bonheur.
En suivant ma méthode,
On en sent tout le prix;
Elle est fort à la mode,
Et sur-tout à Paris.
Non, non, il n'est pas de moyens plus jolis.
Point de mélancolie, etc.

SCÈNE XIII.

DUVAL, *seul.*

Cette jeune fille est loin d'être sotte. — Il faut ceper prendre un parti. — Je vais prendre une voiture, et me conduire chez mon avocat. — Allons.

SCÈNE XIV.

DUVAL, DUBRIEL *en aubergiste ivre.*

DUBRIEL.

Air : *Mon père était broc.*

Entre l'amour et le bon vin,
En partageant la vie,
Quand l'un nous donne du chagrin,
Avec l'autre on l'oublie.
En vidant mon pot,
Je dis à Margot,
Qui m'entend à merveille:
Chantons tour à tour ;
Eh! vive l'amour!
Eh! vive la bouteille!

DUVAL.

Encore un importun.

DUBRIEL.

Je vous salue, citoyen, de tout mon cœur.

DUVAL.

Que voulez-vous?

DUBRIEL.

Moi, ce que je veux?

DUVAL.

Oui.

DUBRIEL.

Ce n'est pas ça.

DUVAL.

Comment, ce n'est pas cela?

DUBRIEL.

Hé! non : c'est à vous à me répondre.

DUVAL.

Vous ne m'avez rien demandé.

DUBRIEL.

C'est égal.

DUVAL.

Expliquez-vous.

DUBRIEL.

Je me présente, c'est mon devoir : le vôtre est de me dire ce que vous voulez.....

DUVAL.

Je ne vois pas trop.....

DUBRIEL, *en confidence.*

Est-ce que vous êtes gris?

DUVAL.

Non, en vérité. — Mais je ne vous entends pas.

DUBRIEL.

Vous êtes donc sourd ?

DUVAL.

Non, mais.....

DUBRIEL.

Je vous dis que je ne peux pas deviner ce qu'il vous faut, et que si vous voulez que je vous le fournisse.....

DUVAL.

Est-ce que vous êtes de la maison?

DUBRIEL.

Tiens ! si je suis de la maison, à c't'heure.

DUVAL.

Le maître ?

DUBRIEL, *d'un ton tragique.*

C'est toi qui l'as nommé. (*Il rit.*)

DUVAL, *à part.*

Sa femme le disait bien ; c'est un ivrogne.

DUBRIEL.

Hem ? — Comment avez-vous dit ?

DUVAL.

Que pour le moment, je n'ai besoin de rien.

DUBRIEL.

Ce n'est pas çá ! ce n'est pas ça.

DUVAL.

Comment ?

DUBRIEL.

Vous avez parlé d'ivrogne.

DUVAL.

Puisque vous l'avez entendu.....

DUBRIEL.

Ah ! ah ! (*Il tire sa tabatière.*) En ce cas..... (*Il prend du tabac.*) Enchanté de vos vertus.... (*Il serre sa botte.*) Vous dites donc qu'un ivrogne.

DUVAL.

Devrait être assez raisonnable.....

DUBRIEL.

Tiens ! comme ça raisonne ! Un ivrogne devrait être raisonnable. — Ce n'est pas ça.

DUVAL.

Ce n'est pas cela ?

DUBRIEL.

Hé non ! je soutiens au contraire qu'un homme raisonnabl devrait être ivrogne.

DUVAL.

Cela serait difficile à prouver.

DUBRIEL.

Pas du tout. — Tel que vous me voyez, je suis philosophe, moi!

DUVAL.

Vous?

DUBRIEL.

N'y a pas à rire, là. Je le suis, et d'une fière force.

DUVAL.

Soit.

DUBRIEL.

Je vais vous le prouver.

DUVAL.

Je vous en dispense.

DUBRIEL.

Non, écoutez-moi. Il est un empire attractif qui nous entraîne malgré nous dans le tourbillon de nos affections naturelles. — Exemple :

Air : *Mon cher monsieur.* (de Beaumarchais).

L'attraction, dont l'effet est bien clair,
Est un pouvoir irrésistible.
Comme l'aimant sait attirer le fer,
L'amour attire un cœur sensible.
Le pouvoir, les grandeurs
Sont des aimans trompeurs
Dont l'ascendant conduit l'homme au délire.
Pour moi, qui nargue le chagrin,
L'enseigne du marchand de vin
Est le seul aimant qui m'attire.

Hem; c'est-il raisonner, ça?

DUVAL.

A merveille; mais qui vous amène dans ma chambre?

DUBRIEL.

Le dessein généreux de réparer une faute grave.

DUVAL.

Quelle faute?

DUBRIEL.

Je vous ai manqué.

DUVAL.

A moi?

DUBRIEL.

A vous.

DUVAL.

Vous n'y pensez pas.

DUBRIEL.

J'y pense, et je viens vous en faire raison.

DUVAL.

Raison?

DUBRIEL.

Oh ! c'est que je suis diablement chatouilleux sur le point d'honneur.

DUVAL.

Que m'avez-vous donc fait ?

DUBRIEL.

Je n'étais pas ici au moment de votre arrivée, et je vous ai laissé vous ennuyer tout seul.

DUVAL.

Si ce n'est que cela, je vous le pardonne.

DUBRIEL.

Paouf ! ce n'est pas ça. — Avant de signer la paix, il faut livrer bataille. (*Il avance une table et des siéges*).

DUVAL.

Comment, bataille ?

DUBRIEL.

Asseyez-vous.

DUVAL.

Mais.....

DUBRIEL.

Asseyez-vous, vous dis-je. (*Il avance la table rudement, et fait trembler les porcelaines*).

DUVAL.

Prenez donc garde.

DUBRIEL.

Ce n'est rien ; ne vous alarmez pas : j'en ai bien cassé d'autres.

DUVAL.

Cela est consolant.

DUBRIEL, *tirant une botte à tabac.*

Voici d'abord les munitions de guerre. (*Il tire deux pipes de son chapeau.*) Ceci, ce sont les canons. (*Il tire un briquet.*) Voici de quoi allumer les mèches.

DUVAL.

Que m'apportez-vous là ?

DUBRIEL.

Un moment ; ce n'est pas ça. — Voici maintenant les provisions de bouche. (*Il tire de sa poche une bouteille et des gobelets*).

DUVAL.

Que voulez-vous faire de cela ?

DUBRIEL.

C'est du bon. — Bordeaux. — Nectar.

DUVAL.

Je ne bois.....

DUBRIEL.

Il ne vous fera pas de mal, j'en réponds.

DUVAL.

Mais.....

DUBRIEL.

Laissez donc : je l'ai choisi, et je m'y connais.

Air.

Air *de la Pipe de tabac.*

On se grise avec le Bourgogne;
Le Champagne grimpe au cerveau.
Aux vins qui tapent sur la trogne,
On doit préférer le Bordeaux. *bis.*
Si nos têtes sont animées
Par le Ségur ou le Pontac,
Nous en chasserons les fumées
Avec la pipe de tabac. *bis.*

DUVAL, *se levant.*

Je suis fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie, mais il faut que je sorte.

DUBRIEL, *l'arrêtant.*

Ce n'est pas ça.

DUVAL.

Je.....

DUBRIEL.

Asseyez-vous.

DUVAL.

Je dois.....

DUBRIEL.

Boire et fumer.

DUVAL, *à part.*

Comment me débarrasser de cet homme sans perdre ma gageure?

DUBRIEL.

Je vais charger votre pipe. Nous n'avons pas de temps à perdre; car si ma femme revenait... elle ferait un train.... Buvez.

DUVAL.

Pourquoi n'évitez-vous pas ce qui peut lui déplaire?

DUBRIEL.

C'est que ce qui lui déplaît à elle, me plaît à moi... et vous entendez bien que.... (*Il rit.*) Buvons.

DUVAL.

Quel supplice!

DUBRIEL.

Vous l'avez vue, ma femme?

DUVAL.

Oui.

DUBRIEL.

Elle est gentille, dà?

DUVAL.

Oui.

DUBRIEL.

Elle a un petit air doux et prévenant?

DUVAL.

Cela est vrai.

DUBRIEL.

Hé bien, c'est un diable.

DUVAL.

Votre femme!

DUBRIEL.

Elle est entêtée comme une allemande, fière comme une espagnole, bavarde comme une italienne, et coquette comme une française.

DUVAL.

L'éloge est complet.

DUBRIEL.

Elle ne me passe rien. La moindre erreur, le plus petit quiproquo, c'est un torrent d'injures, et cela n'est pas juste; car enfin, qui est-ce qui ne se trompe pas dans le monde?

Air : *On veut avoir ce qu'on n'a pas.*

Quand je descends dans mon caveau,
En distingant les tas à peine,
Je bois le vieux pour le nouveau,
Et le Bordeaux pour du Surêne,
Si, lorsque le vin m'a tapé,
Dans mon choix je me suis trompé,
Doit-on m'en faire des reproches?
Ah! combien de gens dans Paris,
Sans être gris,
Sans être gris,
Se sont souvent trompés..... de poches.

DUVAL, *voulant prendre son chapeau.*

Vous avez raison. — Mais permettez.....

DUBRIEL.

Ce n'est pas ça.

DUVAL.

Je vous jure qu'une affaire.....

DUBRIEL.

Vous boirez, ou que cinq cent mille tonneaux.....

SCENE XV.

DUVAL, ROSALIE *en redingotte de cheval*, DUBRIEL.

ROSALIE, *le fouet à la main.*

Hé bien! hé bien! qu'est-ce que c'est que cette tapache?

DUVAL.

Vous venez fort à propos pour me débarrasser des importunités de votre mari.

ROSALIE.

Dhertaïble! tu feras donc toujours des sottises!

DUBRIEL.

Doucement, ma femme.

ROSALIE.

J'ai sorti ein moment ; la tiable il est à la maison.

DUBRIEL.

Quand tu rentres.

ROSALIE.

Tu seras toujours ein ivrogne.

DUBRIEL *commençant en colère, et finissant gracieusement.*

Tu seras toujours une..... car.... *à mia bella.*

ROSALIE.

Je suis pien à plaindre peaucoup.

Air : *Mon dieu* (des Méprises).

ROSALIE.

Pon dié, pon dié! que de chagrin!

DUBRIEL.

Eh bon dieu, bon dieu! que de train!
A quoi bon se mettre en colère?

ROSALIE.

Il a bu toute ma meilleur vin.

DUBRIEL.

La cave n'est pas votre affaire.

ROSALIE.

Pon dié! que de chagrin!

DUBRIEL.

Hé, bon dieu! que de train!

ROSALIE.

Jamais, jamais j'aurais pu croire.

DUBRIEL.

Je veux être maître chez moi.

ROSALIE.

Toute m'appartient, rien n'est à toi.

DUBRIEL.

Ça, pour terminer cette histoire,
Taisez-vous.

ROSALIE.

Taisez-toi.

ENSEMBLE.

DUBRIEL.

Tais-toi, tais-toi, tais-toi;
Je suis le maître, et je veux boire.
Et je veux boire.

ROSALIE.

Tais-toi, tais-toi, tais-toi;
Je m'vengerai, tu peux m'en croire.
Tu peux m'en croire.

DUBRIEL, *la menaçant.*

Te tairas-tu?

ROSALIE.

Ah! tu menaces moi : attends.

(*Elle lui jette une pièce de porcelaine*).

DUVAL.

Hé bien, hé bien! — Ma porcelaine!

DUBRIEL *renverse la table, et casse le reste.*

Ah! tu me le paieras. — Je descends à la cave, et je n'en sors pas que je ne sois gris. *(Il sort).*

DUVAL.

Il n'aura pas grande peine.

SCÈNE XVI.

DUVAL, ROSALIE.

ROSALIE.

Je demande pardon pour lui; c'est un vilain homme.

DUVAL.

Mais, ma porcelaine?

ROSALIE.

C'est rien du tout.

DUVAL.

Moi, je trouve que c'est quelque chose.

ROSALIE.

Ramassez toutes les petites morceaux. Je donnerai à vous de la colle, vous raccommoderez fort bien.

DUVAL.

Bien obligé.

ROSALIE.

J'ai pourtant pas resté long-temps déhors.

DUVAL.

Est-ce que vous avez été à Clairville?

ROSALIE.

Oui, certainement, et revenue, encore.

DUVAL.

Comment se porte tout le monde?

ROSALIE.

Toute la même chose l'une comme l'autre.

DUVAL.

Tant mieux.

ROSALIE.

Tant mieux? c'est pas trop bon, tant mieux.

DUVAL.

Comment? est-ce qu'il y a quelque chose d'extraordinaire?

ROSALIE.

Extraordinaire! oh! mondié non, ça arrive par-tous.

DUVAL.

Hé bien, tant mieux.

ROSALIE.

Non pas tant mieux di tout.

DUVAL.

Expliquez-vous.

ROSALIE.

Le petit bête, il avait beaucoup dérangé pour la mariage.

DUVAL.

Quelle petite bête !

ROSALIE.

Le petit bête qui parlait si choliment, qui disait comme cela : *Baisez, baisez la patte.*

DUVAL.

La perruche ?

ROSALIE.

C'est ça.

DUVAL.

Que lui est-il arrivé ?

ROSALIE.

Pas grand chose.

DUVAL.

Mais encore ?

ROSALIE.

Elle est morte.

DUVAL.

On n'aura pas eu soin d'elle ?

ROSALIE.

Faut pas accuser autre personne que le petit bête ; c'est sa faute.

DUVAL.

Comment, sa faute ?

ROSALIE.

Ein petite perroquet, il n'a pas de la raison di tout. Il avait mangé trop de cheval.

DUVAL.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ROSALIE.

Vous allez comprendre tout de suite. La sœur il avait apporté avec elle ein petit cheval bien choli.

DUVAL.

Un espagnol ?

ROSALIE.

Je crois. Dans tout cet embarras, il était là, dans la cour. La petite perroquet, il avait volé dessus; il avait mangé trop, et il est mort tout de suite.

DUVAL.

Quel conte me faites-vous là ? la perruche a mangé le cheval ?

ROSALIE.

Pas tout entier.

DUVAL.

Parbleu, je le crois bien.

ROSALIE.

Il avait plus la peau.

DUVAL.

Qui ?

ROSALIE.

La cheval.

DUVAL.

Mon cheval espagnol?

ROSALIE.

Il était à vous, la cheval espagnol?

DUVAL.

Oui, à moi.

ROSALIE.

C'est tout de même; il est morte.

DUVAL.

Il est mort!

ROSALIE.

Vous fâchez pas; c'est pas sa faute.

DUVAL.

Comment, pas sa faute?

ROSALIE.

Non, la demoiselle il avait dit : *Allez vite.*

Air : *Par des Fleurettes.*

Le fermier de la terre
Monte à cheval soudain,
Et s'en va ventre à terre,
Chercher la médecin.
En croupe le docteur saute,
Et revient au grand galop :
La cheval crève aussitôt,
C'est pas sa faute.

DUVAL.

Et pourquoi Rosalie envoyait-elle chercher le médecin si tant de précipitation?

ROSALIE.

C'était pour elle.

DUVAL.

Elle est malade?

ROSALIE.

Mon dié, non : elle est plus malade di tout.

DUVAL.

Le médecin l'a donc guérie?

ROSALIE.

Il a pas pu.

DUVAL.

Comment?

ROSALIE.

Quand il est arrivé.....

DUVAL.

Achevez.

ROSALIE.

Elle était morte.